

était là, couché; demi-nu, le front appuyé sur la pierre, cet oreiller du pauvre qui a faim, les genoux serrés contre sa poitrine et les mains serrées entre ses genoux, seul moyen que le mendiant ait de se réchauffer, pendant que les larges fenêtres des salons du riche s'ouvrent pour laisser un libre passage à l'excessive chaleur du bal.

Serizan sortait d'une de ces soirées intimes, d'une de ces réunions de famille, où l'étiquette et le luxe du grand monde font place à la douce franchise, à la bonne liberté du cœur. Jeune homme à l'âme aussi ardente que l'imagination, notre capitaine ne regardait les moindres incidents de la vie qu'à travers un prisme de poésie; les faits se dépouillaient devant lui de leurs formes, ne laissant voir que leurs principes; les apparences tombaient, et il ne restait que les idées. Ses camarades, ne le comprenant pas, l'appelaient le fou, et comme sa nature était excentrique à la leur, dans ses moindres contacts avec eux, il y avait choc; et force était à Serizan de se retirer.

Ces dégoûts et ces tracasseries avaient beaucoup contribué à augmenter la mélancolie naturelle de son caractère; à l'exception d'une ou deux familles auxquelles des lettres particulières le recommandaient, dans la plupart de ses garnisons, il ne voyait personne; en un mot, entièrement séquestré dans sa chambre, il vivait retiré du monde. Quelques livres, des poètes surtout, un ou deux historiens de prédilection, quelque peu de musique, étaient ordinairement ses seules récréations. Âme généreuse et forte, une passion surtout avait beaucoup contribué à lui faire de nombreux adversaires; passion noble, s'il en fut jamais, et que l'on écrasait impitoyablement sous le sarcasme et l'ironie: c'était un amour ardent pour l'humanité, qui, lorsqu'il était contrarié, allait quelque-